

Entrons pour nous mettre à l'abri du froid, en attendant que le trouble causé par notre chasse soit un peu apaisé et que nous puissions tenter une seconde prise.

Le canard sauvage habite en France durant la belle saison, les contrées septentrionales de l'Europe. Dès le mois d'octobre, alors que se font sentir les premières rigueurs de l'hiver, il descend au sud en passant par nos pays pour aller jusque sur les bords de la Méditerranée vivre en des climats plus doux et regagner le nord aux premiers rayons printaniers de mars à avril.

Cette particularité de leur vie a donné aux organisateurs de la chasse de Guémar l'idée d'établir un étang artificiel, réunissant toutes les commodités que semblent rechercher les canards.

Cela leur convient si bien que de dix lieues à la ronde, ils arrivent chaque matin dès l'aube du jour, par bandes de 200 à 300, planer d'abord au-dessus de l'étang pour examiner si aucun danger ne les menace, puis, s'ils se croient en sûreté, décrire au-dessus de l'eau une spirale conique et tomber lourdement dans l'étang, sous l'acclamation bruyante des premiers arrivés qui leur souhaitent ainsi la bienvenue. Vous pouvez vous figurer quelle animation règne dans cette assemblée après l'arrivée de chaque nouveau convoi ! Que de choses à se dire sur les événements de la soirée, sur les projets de la journée, sur les dangers qui menacent la république ! C'est un spectacle toujours beau, quoique l'on voie et entende presque toujours la même chose, absolument comme dans nos assemblées !

Dès huit heures du matin, 3,000 canards en moyenne se trouvent ainsi réunis chaque jour. C'est l'époque des grands froids qui attire le plus de monde, par la raison que vous savez déjà.

—Venez, me dit le garde, mais tenez-vous tranquille !

Il me conduisit, sur la pointe des pieds, devant la cliaie qui entoure l'étang. Une petite ouverture, large d'un doigt, y était ménagée. Il écarta la mousse dont elle était bouchée et me céda la place. J'étais ravi ! La plus belle vue dioramique n'approche pas du tableau vivant qui s'offrait à mon regard. Un pâle rayon de soleil se faisant jour à travers la brume, éclairait la surface de l'eau et lui donnait l'apparence d'une immense glace, dans laquelle se reflétaient les arbres, tout poudreux de givre, qui lui servaient d'encadrement, et où se miraient une multitude de canards. Mes yeux s'en donnaient à cœur joie ! Je pus admirer là, tout à l'aise, ce bel oiseau, remarquable par la vivacité de coloration de son plumage, variant du blanc au noir, du rouge au bleu, au vert, à l'orange.

Le canard, dont la démarche est lourde, pénible et embarrassée, est sur l'eau, son élément, un tout autre oiseau. Il fend l'onde avec grâce et prestance, ses mouvements sont prompts, vifs et gracieux, il plonge

à tout instant, joue à la surface de l'eau qu'il fait clapoter. Ce monde volatile était là comme dans un vaste salon ; chacun y vivait à son aise. Les gourmands étaient à la recherche de bons morceaux ; les indifférents se laissaient aller au gré de l'onde ; les paresseux s'abandonnaient à un douce far niente ; les musiciens canardaient à l'envie l'un de l'autre ; les uns paraissaient enchantés, les autres dormaient debout ; un grand nombre se réunissaient en groupes autour de leur chef ; d'autres se lançaient à toute vapeur d'une extrémité de l'étang à l'autre, soit pour y porter les nouvelles, soit pour conjurer quelque danger.

L'étang forme un vaste carré orienté. De chacun des quatre coins, on a dérivé un canal, en forme de corne, dont deux ont une direction convergente vers le côté nord et deux autres vers le côté sud.

Ces cornes, qui forment comme un prolongement de l'étang, sont assez larges et profondes à leur base ou origine, et vont en se rétrécissant et en diminuant de largeur et de profondeur à mesure qu'elle s'avancent sur une clairière où elles finissent par un prolongement en pointe et tout à fait sec.

Le canal est recouvert d'un filet ou berceau, d'abord assez large et élevé, mais qui se resserre et s'abaisse à mesure que le canal se rétrécit, et finit en une espèce de nasse ou cul-de-sac.

Toute la difficulté de la chasse consiste à attirer les canards sous le berceau, dans le grand piège. A cet effet, différentes ruses, plus ingénieuses les unes que les autres, sont mises en pratique.

Par les grands froids, lorsque les canards ne trouvent aucune nourriture dans les rivières, ils arrivent affamés sur l'étang. Leur voracité les pousse alors naturellement sous le berceau, où l'on a soin de jeter préalablement des vesces, des fèves, de l'orge ou de l'avoine.

Dans ce cas, c'est le canard mâle qui se laisse tenter plus facilement, attendu que chez lui l'appétit est plus prononcé que chez le canard femelle. Lorsque, au contraire, le manque de nourriture ne se fait pas sentir au même degré, la difficulté de la chasse augmente, car le canard devient indifférent à l'appât, et il faut recourir à un autre moyen de le tromper.

Les canards, qui ont de tout temps voué au renard une haine instinctive, ont l'habitude de venir narguer ce compère lorsqu'ils l'aperçoivent rôder sur la rive.

Le canardier tire parti de cette particularité, en faisant faire à de petits chiens renards, à des *loulous*, une soudaine et courte apparition sur les bords de l'étang, et cela au moyen d'un système de coulisse, qui nécessite une explication.

Sur la rive d'un étang, on a établi, perpendiculairement aux bords, une série de châssis ou coulisses